

ILS ONT TUÉ MONSIEUR H

Du même auteur

Des héros ordinaires

Perrin, 2016

Les Métamorphoses des États-Unis depuis 1965

Ateliers Henry Dougier, 2016

MAURIN PICARD

ILS ONT TUÉ MONSIEUR H

Congo, 1961.

Le complot des mercenaires français
contre l'ONU

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141366-3

Ouvrage édité par David Servenay

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Delphine, Valisoa et Titouan.
À Clément et à tous ceux qui sont tombés
au service d'un idéal universel.*

« Tous les hommes rêvent, mais pas forcément de la même manière.
Ceux qui rêvent la nuit dans les confins poussiéreux de leurs âmes se réveillent avec le jour pour réaliser que ce n'était que vanité.
Mais les rêveurs de jour sont des hommes dangereux, car ils pourraient vivre leur rêve les yeux grands ouverts, et le réaliser. »

Colonel T. E. Lawrence,
introduction supprimée
aux *Sept Piliers de la sagesse* (1926)

« N'y aura-t-il personne pour me débarrasser de ce prêtre turbulent ? »

Henry II d'Angleterre,
avant l'assassinat
de l'archevêque de Canterbury
Thomas Becket (1170)

Avant-propos

Le crime parfait existe-t-il ?

La réponse est oui, probablement.

Oui, lorsque les assassins courent toujours, des décennies plus tard.

Oui, lorsque la réalité du forfait est ouvertement contestée, malgré un lourd faisceau de présomptions.

Oui, lorsque l'opinion internationale a largement oublié jusqu'à l'identité de la victime.

Oui, lorsque les rares experts à maintenir la flamme du soupçon se font qualifier de « mythomanes » sur les forums en ligne.

Oui, lorsque des films documentaires entretiennent l'illusion d'une enquête classée.

Oui, enfin, lorsque, dans les yeux d'un vieil homme au témoignage longtemps négligé, vous percevez un profond sentiment d'injustice.

Le crime *presque* parfait dont traite ce livre se produisit il y a une éternité. Durant quelques jours, en 1961, tous les regards se tournèrent, fascinés, vers un petit bourg de Rhodésie du Nord, dans l'actuelle Zambie. Alors qu'un mur coupait désormais Berlin en deux, une tragédie aérienne menaçait soudain de précipiter le monde dans l'abîme.

Huit ans plus tôt, au siège des Nations unies, à New York, un secrétaire général d'une trempe inédite avait pris ses quartiers. Il ambitionnait de réguler le système international, par touches subtiles, faisant alterner bons offices confidentiels et médiation active, interventions humanitaires et opérations de maintien de la paix, là où cela était possible, chaque fois que cela s'avérait réaliste. C'était impossible en Europe centrale ? Il fallait le tenter dans une Afrique en pleine ébullition.

Ce diplomate créateur avait un nom imprononçable et un regard bleu acier aussi acéré que son intelligence. Il voulait faire de l'ONU un acteur à part entière de l'échiquier planétaire. En pleine vague de décolonisation afro-asiatique, il souhaitait intervenir partout où se manifesterait un vide du pouvoir, avant que les deux blocs antagonistes ne le comblent. Idéaliste pour les uns, messianique pour les autres, il croyait éveiller les consciences et expédier les pratiques coloniales aux oubliettes de l'histoire. Une colombe, face à des rapaces.

Son nom n'a pas résisté au temps, pas plus que la chimère d'une sécurité collective édictée par des hommes de bonne volonté.

On l'appelait alors Monsieur H.

Maurin Picard
New York, 31 janvier 2019

Avertissement

Toutes les personnes évoquées dans ce récit sont jusqu'à présent présumées innocentes.



Visage fermé, sourcils froncés, le secrétaire général de l'ONU, Dag Hammarskjöld, arrive à l'aéroport de Léopoldville-Ndjili, au Congo, le 13 septembre 1961, en provenance de New York. Il vient d'apprendre qu'une opération militaire des Casques bleus a été déclenchée par ses subordonnés au Katanga, sans qu'il en ait donné le feu vert. © Archives ONU

Prologue

Une humeur de dogue

L'homme est engoncé dans un complet-veston de couleur sombre. La mine renfrognée, la démarche raide, il remonte le tarmac d'une piste d'aviation, suivi par une cohorte de dignitaires au visage impassible. À l'extrême gauche, en tenue d'apparat, plastronne le jeune colonel Joseph Désiré Mobutu, futur dictateur du Zaïre. À ses côtés, costume satiné et lunettes fuselées, impavide, le Premier ministre congolais Cyrille Adoula semble être dans ses petits souliers. L'identité de l'homme à qui appartient ce visage sévère, en revanche, au centre de l'image, ne vous revient toujours pas. Personne ne vous en voudra, tant il échappe à la mémoire collective.

Cet inconnu se nomme Dag Hammarskjöld, et il est d'une humeur de chien. Tout juste débarqué à Léopoldville, la capitale du Congo, le secrétaire général des Nations unies paraît prêt à mordre.

Il est 15 heures, ce mercredi 13 septembre 1961.

Dans quatre jours, il sera mort.

Sur le tarmac de l'aéroport de Ndjili, le passage en revue d'une garde d'honneur en uniforme couleur sable ne lui procure visiblement aucun plaisir et aurait même tendance à aggraver la tension du moment. Mais les Casques bleus alignés dans une fournaise insupportable ne sont pour rien dans son immense courroux. Du moins, pas ceux-là.

Dag Hammarskjöld, alias « Monsieur H » pour l'opinion internationale, vient de se poser au Congo avec le vol Pan Am 150, parti la veille à 17 h 30 de New York, après une courte escale au Ghana.

Et c'est à Accra, tandis que son Boeing 707 se ravitaille en kérosène, que le ciel lui est tombé sur la tête : un désastre au Katanga, alors qu'un optimisme prudent paraissait de mise. Cette riche province minière, dans le sud-est du pays, avait fait sécession l'année précédente, avec le soutien discret de l'expuissance coloniale, la Belgique. Avec un bout de la Rhodésie du Nord voisine, elle constitue une anomalie géologique baptisée la « Ceinture de cuivre », plus connue sous son appellation anglaise Copperbelt¹. Le sous-sol de ce territoire long de quelques centaines de kilomètres regorge de matières premières : uranium, manganèse, 10 % du cuivre mondial et presque tout le cobalt de la planète, richesses exploitées par les grandes compagnies minières occidentales. Trop précieuses pour être confiées à des « enfants » – c'est ainsi que les anciens colons qualifient les Noirs – ou, pis, être livrées à la convoitise de Moscou. L'uranium du « projet Manhattan », la bombe atomique américaine développée à la fin de la guerre et larguée sur la cité japonaise de Hiroshima, provenait d'une mine katangaise, Shinkolobwe. Depuis, le cuivre de la Copperbelt a remplacé l'uranium comme ressource stratégique, mais l'enjeu est là : dans la course aux armements à laquelle se livrent les « deux grands », ce coin de brousse justifie toutes les convoitises, et les manigances.

Seuls maîtres à bord pour le moment, les firmes minières occidentales ont transformé le Katanga en un éden industriel, pays de l'argent facile pour quelques milliers d'expatriés blancs et leurs familles. La première d'entre elles, le conglomérat

1. Par commodité, et par fidélité aux témoins de ce récit, le vocable anglais sera préféré à sa traduction.

anglo-belge Union minière du Haut-Katanga (UMHK¹), est si omniprésente qu'elle acquitte 70 % du budget gouvernemental. Et elle refuse de tolérer le rattachement de ce pays de cocagne au Congo miséreux, grand comme l'Europe, qui s'empresera de nationaliser à tour de bras usines et hauts fourneaux, puis d'en accaparer la production à son seul profit.

La « menace rouge », de surcroît, n'est pas totalement farfelue. Lorsque le pays a sombré dans le chaos, après l'indépendance proclamée le 30 juin 1960, le tout nouveau Premier ministre Patrice Lumumba a ouvertement appelé à l'aide l'URSS de Nikita Khrouchtchev, pour rétablir l'ordre et éradiquer ce qui restait d'influence belge. Alors même que Dag Hammarskjöld – prononcez « Hammeurshold » – venait d'ordonner en urgence le lancement de la mission des Nations unies au Congo (ONUC) : seize mille Casques bleus, chargés de sauver le pays de la partition. Le « problème » Lumumba fut réglé dans le sang : déposé en août par ses rivaux pro-occidentaux, il est livré en janvier 1961 à son pire ennemi, le gouvernement katangais du président élu Moïse Tshombé, et sauvagement exécuté. La CIA, sur ordre du président américain sortant Dwight Eisenhower, a donné un sérieux coup de pouce aux bourreaux. Le corps du supplicié est découpé en morceaux puis plongé dans un bain d'acide, pour que jamais ses disciples ne viennent se recueillir sur une tombe quelconque.

Hammarskjöld encaisse durement l'annonce de la mort de Lumumba, le 17 février. Il ne portait certes pas Lumumba dans son cœur, et son rationalisme occidental ne s'accommodait pas d'une mainmise soviétique sur l'Afrique centrale en pleine décolonisation. Mais il n'a pas souhaité ce funeste épilogue. Pas plus qu'il ne peut tolérer la poursuite de la sécession katangaise, que veulent imiter d'autres régions du Congo (Kasaï, Province

1. Un lexique des sigles et abréviations se trouve à la fin de l'ouvrage, p. 463.

orientale). D'autant que Moïse Tshombé, appuyé par l'UMHK, a recruté un demi-millier de mercenaires blancs grassement rémunérés et s'accommode mal de l'ingérence de l'ONU sur son territoire. La Belgique, la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis ne voient-ils pas dans son régime pro-occidental la meilleure garantie pour continuer à profiter des richesses minières du Katanga et d'un avantage déterminant face au bloc de l'Est ?

Non, Dag Hammarskjöld prône la réunification du Congo et, lassé des provocations katangaises, des humiliations infligées à ses Casques bleus, il appuie le vote d'une résolution du Conseil de sécurité des Nations unies. Les États-Unis la soutiennent, la France et la Grande-Bretagne s'abstiennent pour ne pas donner l'impression de défendre les bourreaux de Lumumba.

Le décor est posé pour une collision frontale entre l'ONU et les jusqu'au-boutistes d'Élisabethville, la capitale du Katanga.

À mesure que s'accroît la tension sur le terrain, Dag Hammarskjöld se laisse convaincre par ses subordonnés d'organiser une rafle surprise des « affreux », comme les appelle la population locale à cause de leurs barbes drues, de leurs balafres et de leurs chapeaux de brousse. S'ils sont expulsés, le Katanga tombera comme un fruit mûr. Moïse Tshombé n'aura alors d'autre choix que de revenir dans le giron du gouvernement central de Léopoldville. Le 28 août 1961, l'opération Rum Punch est déclenchée. Programmée aux aurores, elle cueille comme des fruits mûrs l'essentiel de ces affreux. La plupart d'entre eux avaient abusé de la bouteille jusque tard dans la nuit, fidèles à leur réputation de noceurs invétérés. Gueules de bois et bouches pâteuses : idéal pour une descente de police avant l'aube. Aucun coup de feu n'a été tiré. Succès sur toute la ligne.

À New York, Dag Hammarskjöld se frotte les mains. violemment contesté pour sa coûteuse et périlleuse entreprise pacificatrice au Congo, une première dans l'histoire de l'organisation, il

a décidé de se rendre à Léopoldville pour prendre acte de ces progrès et assister à la fin de la brève aventure katangaise. Il veut boucler le dossier, juste avant l'ouverture de la seizième assemblée générale de l'ONU, prévue pour le mardi 19 septembre à 10 heures du matin. Dans son esprit, cela signifie hâter la réconciliation entre Moïse Tshombé et le Premier ministre congolais Cyrille Adoula, puis annoncer le début du retrait des Casques bleus. Cela devrait rabaisser le caquet aux nations les plus hostiles à cette ingérence onusienne dans la souveraineté des États : la France et l'URSS, qui avaient refusé de payer un centime pour les « opérations de maintien de la paix », sorties tout droit du chapeau de Dag Hammarskjöld et du Premier ministre canadien Lester Pearson, lors de la crise de Suez en 1956.

Le 12 septembre 1961, quelques heures avant son départ pour le Congo, Monsieur H confie à l'ambassadeur suédois Wille Wachtmeister que, « si tout fonctionne comme prévu, nous pourrions avoir une décente assemblée générale¹ ». Sitôt Tshombé et Adoula réunis pour une poignée de mains historique, il rentrera à New York en temps et en heure pour la grand-messe de Turtle Bay, le siège de l'ONU à Manhattan. Avec un peu de chance, si les vents sont avec lui, il pourra même ouvrir les débats de l'assemblée générale, mardi 19 septembre.

Malgré les bons augures, le défi est de taille : il lui reste une semaine, pas un jour de plus, pour stabiliser l'Afrique centrale, en éloigner le spectre de la guerre civile, calmer Russes et Américains soucieux de mettre la main sur les richesses minières du Katanga, et faire rentrer le « génie » Tshombé dans sa boîte.

1. Propos recueillis en septembre 1968 à Stockholm, en Suède, par l'ex-collaborateur de Hammarskjöld et futur secrétaire général adjoint de l'ONU Brian Urquhart.

Il n'y a là rien d'impossible pour Monsieur H, ce haut fonctionnaire jamais à court d'adages, certain qu'« il n'existe pas de montagne trop haute à gravir, car c'est une fois parvenu au sommet que l'on réalise combien elle était petite¹ ».

La montagne congolaise, pourtant, n'est pas une promenade de santé. À l'instant précis où il atterrit à Léopoldville-Ndjili, ce 13 septembre 1961, le désastre vient de frapper. La plupart des mercenaires capturés durant Rum Punch ont pu s'échapper, avec la complicité des consuls français, belge et britannique d'Élisabethville. Repris en main par les affreux, le Katanga bruit de rumeurs d'attentats contre les troupes de l'ONU. Un officier suédois vient d'être abattu d'une balle dans la tête lors d'un contrôle de routine. Une compagnie de soldats de la paix irlandais est tombée dans un traquenard tendu à Jadotville, paisible bourgade où la population blanche s'est retournée contre elle puis a facilité son encerclement par les forces katangaises. Les 155 hommes du commandant Pat Quinlan, sans soutien aérien, manquent de vivres et de munitions. Ils pensaient imposer la paix, les voici obligés de sauver leur peau contre ceux-là mêmes qu'ils étaient censés protéger. À Élisabethville, les subordonnés de Dag Hammarskjöld, le diplomate irlandais Conor Cruise O'Brien et le brigadier général indien K. A. S Raja paniquent.

Il faut d'urgence lancer une nouvelle opération avant l'arrivée du secrétaire général au Congo, et lui présenter un bilan restauré : sécession terminée, mercenaires neutralisés une bonne fois pour toutes. Cette opération de rattrapage est baptisée « Morthor », pour « coup de machette » en hindi.

Quand Dag Hammarskjöld pénètre dans l'aéroport d'Accra, au matin du 13 septembre, durant cette escale ghanéenne entre

1. Une entrée dans son recueil de poèmes *Jalons* vers 1925-1930, publié à titre posthume.

